

LES QUATRE FRÈRES ROCHAT

ENFANCES TOME 2



EDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "ARCHIVES FAMILIALES"

NO 3

LES QUATRE FRERES ROCHAT

ENFANCES

Tome deuxième

1954 - 1958

EDITIONS LE PELERIN

1993

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Paul Tenthorey *Mon enfance chez Tante Annette,*
1977.
2. Les quatre frères *Enfances, tome premier, 1990*
Rochat
3. Les quatre frères *Enfances, tome deuxième, 1993*
Rochat

* * *

Cette brochure a été tirée à cinquante exemplaires. Celle-ci porte le no: 2 Elle a été imprimée en septembre 1993, par les Editions Le Pèlerin, 1343 Les Charbonnières.

* * *

INTRODUCTION

Les quatre frères Rochat - nous ne trouverons cependant ici que deux d'entr'eux: Urbain, l'aîné, de 1943, et Daniel, le cadet, de 1944, la suite au prochain numéro! - n'écrivent pas mieux, en aucun cas, que leurs confrères écoliers. Qui énoncent les petits faits de la vie de tous les jours. Consignés à jamais dans leurs cahiers de composition qui s'ouvrent à nouveau aujourd'hui, cela pour nous offrir, non des chefs-d'oeuvres, mais des morceaux d'existences passées.

Reviennent ainsi des noms de lieux auxquels nous sommes si attachés, et des noms propres qui nous étonnent parfois. Copains ou ennemis. Pour ces derniers, s'ils avaient été un peu plus forts, les quatre frères Rochat, un peu plus agressifs, nom de bleu comme ils leur auraient cassé la gueule!

Et si la mémoire avait un peu oublié tout cela, l'écriture elle s'est souvenue. Vies sans génie particulier certes, mais intéressantes, parce que révélant des ambiances familiales, scolaires ou villageoises telles qu'elles se présentaient il y a quarante ans. En fait tout ce dont nos éditions se repaissent depuis vingt ans bientôt.

L'intérêt de ces petits morceaux se révélera aussi un jour, quand les trois volumes auront paru. Car Rémy Rochat, l'imprimeur, qui en dit ou qui en dira encore tant de son enfance, aura-t-il toujours offert la vérité ? Mais le saura-t-on vraiment ? Car il vint, lui, ainsi que son frère Jean-Michel, plus tard. Quoiqu'avec encore les mêmes maîtres, ceux-là restés possesseurs à des années de distance des mêmes tares. Correcteurs autorisés dont les critiques répétitives, fatiguent plus encore que la médiocrité de certaines envolées ou le côté pitoyable d'autres passages où l'élève s'endort, ou au contraire, s'énerve tant devant la naïveté de ce qu'on lui propose ou de son inspiration qui tarde, qu'il voudrait prendre son cahier pour le ficher par la fenêtre. Et vlan, dans le jardin, là, en direction des champs. Car alors nulle maison de trois côtés. Que celle à Simon, vieille de cinq ans tout au plus, que celle à Roger Gay dont un ou moins des écrits, en 1955, révèle la construction naissante.

Car à quoi bon écrire quand l'on sait que toujours le lendemain on recueillera la même acidité dans les commentaires du maître sur les qualités ordinaires de la composition, mais surtout sur les faiblesses de l'écriture et de l'orthographe.

Maintenant ne jugez pas cette brochure indigne de la précédente qu'elle prolonge, quoique moins variée peut-être. Et qui sera suivie bientôt par la prose des deux derniers de la famille. Le tout offrant ce bouquet d'images fugitives qui ont le goût de la vérité. Non, ce n'est pas ici la poésie de l'enfance, ce n'est pas son charme. C'est son authenticité. Avec des êtres dont les actions vues par ces yeux auxquels rien n'échappe, sont restituées telles quelles, dans leur

répétition journalière, monotone, mais en même temps rassurantes. C'est ici, en un mot, la vie même de l'écolier où il tréballe avec succès ou désespoir ses joies et ses peines.

Allez, va, petite brochure, va dans cette famille qui a perdu son père en 1991, et témoigne à jamais de la pensée de quelques-uns de ses membres. Parmi d'autres. Ordinaires. Simplement humains.

Les Charbonnières, le 9 juillet 1993:

TEXTES DE URBAIN - classe de
Gilbert Reymond, aux Charbonnières -

PROMENADE EN AUTO

C'est dimanche, je vais en auto. Nous descendons "Les Chapes". Après le Pont, nous montons; mon oncle ralentit et change de vitesse. Maintenant le moteur ronfle. Soudain, une auto nous croise; on dirait qu'elle va aussi vite qu'un avion. Quand nous prenons les virages, j'entends les pneus siffler.

Nous revenons le soir; il fait nuit, les phares des autos scintillent au loin.

Puis nous arrivons aux Charbonnières.

1954

UN CURIEUX PHENOMENE: ORAGE DE DECEMBRE

Une heure sonne. J'arrive à l'école. Soudain j'entends un bruit de pluie venu du Risoud. La pluie traverse la Sagne en un clin d'oeil puis commence à frapper le collège. La pluie tape avec fureur contre les vitres. La route ruisselle comme un torrent. De temps en temps un éclair sillonne le ciel et quelques

instants plus tard un roulement de tonnerre se fait entendre. L'orage s'apaise un instant puis recommence de plus belle. Après, l'orage disparaît comme il était venu. Une minute plus tard, quelques gamins arrivent en classe, trempés jusqu'aux os.

LE FORGERON AU TRAVAIL - le 5 février 1955 -

J'entre dans la forge. Elle est toute noire et pleine de fumée. Tout autour des outils sont pendus: tenailles, marteaux, pinces, etc. De temps en temps le forgeron prend un de ses outils. Il chauffe un fer au rouge-blanc puis il tape dessus; des étincelles jaillissent. Quand ce fer est refroidi, il le remet chauffer. Pendant ce temps, il va vers la perceuse, prend une plaque de fer et la fore pour fixer une vis dans le trou. Plus tard, il va raboter un morceau de bois. Lorsqu'il paraît bien lisse, il le visse à un char. Une fois le char fini, il le vernit.

RENCONTRE INATTENDUE - le 1er février 1955 -

C'est lundi; nous sommes à l'école. Le maître nous lit une dictée. Soudain nous entendons frapper. Le maître ouvre la porte. Quand nous voyons que c'est l'inspecteur, nous nous levons. C'est un homme de taille moyenne, âgé d'une cinquantaine d'années. Il est habillé d'un grand manteau brun, d'un chapeau et tient à la main droite une serviette. Il enlève son pardessus. Ensuite il demande à Josiane de chanter. Elle reste à sa table, toute ébahie. Ensuite il demande à d'autres. Un instant plus tard, il ouvre sa sacoche, sort des feuilles et les distribue; puis il nous dicte un vocabulaire et une dictée. Ensuite son inspection continue.

UNE VIEILLE AUTO - le 26 février 1955 -

C'est mercredi, je vais chercher une caisse de vitres à la gare. Je marche tranquillement. Quand je passe près de la gare, je vois quelques autos qui stationnent. Je continue à marcher, soudain je m'arrête devant une vieille

guimbarde. Elle est haute, toute dévernie, avec une bâche toute rapiécée, des pare-boue bordus et devant une énorme manivelle. Dans cette voiture fantôme, il y a quatre sièges. Ils sont troués et de la paille sort des trous. Derrière, quelques sacs sont accrochés. Un homme arrive, ployé sous le poids d'un sac. Sa petite moustache noire lui donne un air sinistre. Ce doit être un vannier. Il met en marche son tacot qui démarre dans un bruit de tonnerre.

UNE PELLE MECANIQUE AU TRAVAIL - 1955 -

Vers la maison de monsieur Gay travaille une pelle mécanique qui pèse 9 tonnes et brûle environ six à huit litres de mazout à l'heure. Elle a deux bras actionnés par de l'air comprimé, lesquels soutiennent la benne qui peut lever mille kg. Elle est vernie en rouge. Elle baisse sa benne et fonce dans le talus. Mais malgré ses soixante-trois chevaux, elle patine. Elle recule et repart. Quand la benne est pleine, la machine pivote et déverse son contenu sur le camion. Pendant que celui-ci va vider la terre au bord du lac, la pelle mécanique accumule un gros tas de terre glaise agglomérée. Soudain elle fonce en arrière. Elle va arriver dans la colonne qui soutient le balcon de la maison, mais, d'un geste brusque, le conducteur bloque la machine. Quand le camion arrive, elle transporte son tas sur le pont de celui-ci. Puis le conducteur baisse la benne qui automatiquement se croche à un fer.

SURPRISES PAR LA PLOIE

Jeudi après-midi nous allons nous promener au Cul de l'Etang. Pendant que nous marchons la pluie tombe déjà. Mais nous nous en moquons. Arrivés là-bas, nous jouons un moment à lachandelle, puis à la bataille. La première partie est jouée sans incident. Au commencement de la deuxième partie, de grosses gouttes commencent à nous éclabousser. Par bonheur une cabane est

est à notre disposition, mais elle est malheureusement trop minuscule. Alors quelques garçons et moi nous allons nous abriter sous les arbres. La pluie ne nous laisse aucun répit. Elle tombe, tombe sans arrêt. Peu à peu le sapin où nous sommes laisse passer quelques gouttes qui nous mouillent. Le maître nous ordonne de partir. Alors nous nous élançons à toute vitesse. Arrivés à la porcherie, nous hésitons de rester ici, puis nous passons tout droit. Une fois à l'école, nous apercevons quelques mamans qui viennent chercher leurs enfants. Elles nous demandent où nous sommes allés. Rentré chez moi je regarde par la fenêtre. J'aperçois quelques retardataires qui arrivent trempés jusqu'aux os. Et tout derrière marche le maître accompagné de la maman de Paulette qui est venue lui porter secours.

PAINNE D'ELECTRICITE

La nuit est déjà tombée. Nous sommes en train de manger. Le souper est délicieux, nous nous régalons. Soudain la lampe clignote, s'éteint, se rallume et s'éteint définitivement, plongeant la cuisine dans l'obscurité. Maman m'incite à aller chercher la lampe à pétrole. La première partie du voyage se déroule sans incident. Mais en revenant je trébuche sur le pas de porte et brise la lampe à pétrole. Plus tard, quand j'ai ramassé les briques, papa me donne la clé de la laiterie. Retourné chez nous, j'allume la bougie qui, par malheur, s'éteint. Je regarde dans la boîte d'allumettes. Zut, plus d'allumettes! Je monte à l'appartement de ma tante Léonie et lui demande poliment une boîte d'allumettes, puis je redescends. J'allume la bougie et nous continuons notre repas interrompu, à la lueur vacillante de notre bougie.

ON A PERDU LA CLE DE L'APPARTEIEMENT

Aujourd'hui, c'est dimanche. Nous sommes partis promener. C'est papa qui porte la clé. Pendant l'après-midi nous nous amusons. Puis viennent les quatre heures. Après nous être régalés, nous jouons encore un moment.

Après nous être régalés, nous jouons encore un moment. Une heure après nous descendons. Arrivé à la maison papa fouille dans ses poches: point de clé. Il regarde une seconde fois, puis nous demande de vérifier dans nos poches. Tout le monde s'énerve. Nous tournons autour de la maison pour voir s'il y a une issue pour passer. Daniel va chez le maréchal qui est absent. Je descends à la remise, prends un tournevis et je monte. Je le donne à papa. Il dévisse la porte. Quand il a fini, il pousse la serrure, mais elle tient bon. Puis il la secoue un moment, enfin elle cède. Le lendemain papa demande le passe-partout à monsieur Meyer pour ouvrir la serrure, et nous commandons la clé. Mais avant que la clé arrive, maman en retrouve une.

LE FACTEUR

Notre facteur est né à Ballaigues où son père est buraliste et son frère facteur. Notre facteur habite avec sa femme et son petit garçon entre le Pont et les Charbonnières. Il a un peu plus de la trentaine; c'est un homme en pleine force, honnête. Depuis quelques années je le rencontre chaque jour faisant sa tournée, l'été avec sa charrette et son vélo, l'hiver avec sa luge. Il glisse les lettres dans les boîtes, ou sonne pour encaisser un remboursement ou livrer un paquet. Aux environs des fêtes, les journées sont longues pour le facteur, car le courrier est plus abondant. Suivant les années, il y a bien de la neige à brasser; alors il se recouvre d'une grande pélerine et d'un chapeau à grands rebords; le mauvais temps et le froid ne lui font pas peur; il doit quand même être bien fatigué le soir. Surtout les derniers jours de l'année.

MOI

J'aurai bientôt treize ans, je suis assez grand pour mon âge. J'ai des cheveux châtain, la plupart du temps ébouriffés, des yeux bleu pâle, de grosses lèvres, de larges épaules et d'assez longs bras qui

se terminent par de longs doigts. J'ai un caractère capricieux. Quand je suis de mauvaise humeur, il ne faut pas venir me taquiner car je me mets instantanément en colère et gare à celui qui m'a taquiné. D'autres fois, quand je suis dans un meilleur jour, je n'y fais pas attention. Quand il fait beau temps, je vais me promener avec mes camarades Franck, Georges et mon frère, dans les bois. Je fais du sport: du ski, de la natation, de la gymnastique. Cette année, faute de neige, on ne peut presque pas aller à skis. Alors je lis des livres et les relis, ne sachant que faire. Pendant que je suis plongé dans ma lecture, maman a beau m'appeler, je n'entends rien tellement je suis passionné par la lecture.

LE DOYEN DU VILLAGE

Le doyen habite au haut du village où il a un appartement pour lui; robuste pour son âge. Il est de taille moyenne, un peu voûté; sa figure hâlée et ses traits bien marqués lui donnent l'aspect d'un montagnard. Il y a quelques années le doyen travaillait encore, il coupait du bois, bricolait, faisait toutes sortes de choses, puis il a arrêté petit à petit; maintenant il taille encore un peu le bois. Il se promène souvent, en marchant lentement, s'appuyant sur sa canne et regardant le paysage. Presque tous les jours il fume sa pipe, assis sur le banc devant la maison.

Les jours de froid, en général il ne sort pas, mais quand il doit sortir, il prend un gros bonnet de fourrure et l'enfonce jusqu'aux oreilles de peur de prendre un rhume, dangereux à son âge avancé. C'est lui le grand-père de Roger et l'arrière-grand-père de Georges.

(Il s'agit de Louis Golay du Poste).

ON DETRUIT UN NID DE GUÊPES

C'est en plein été. Avec mes camarades, nous nous promenons dans les champs. Nous sommes près des Brûlées. Soudain nous entendons un petit bourdonnement qui

s'amplifie peu à peu. Quelques instants plus tard nous sommes entourés de guêpes. Alors, perdant la tête, nous nous élançons en bas la pente, à perdre haleine. Mais nous ne nous avouons pas vaincus et nous remontons. Imprudemment, je m'avance vers le nid, aussitôt les guêpes se jettent sur moi et me piquent au cou.

Alors nous courons vers la porcherie. Là nous prenons une boîte pleine de pétrole, un vieux sac et des allumettes. Nous remontons une troisième fois, tandis que les plus peureux restent en bas. Arrivés en haut, je jette le sac sur le nid, Franck verse le pétrole et mon frère met feu au sac. Quelques secondes plus tard tout le nid est grillé. Seules quelques guêpes s'enfuient éperdument. Alors nous partons au village en shootant le sac brûlé.

TEXTES DE URBAIN - classe de Paul-Henri Dépraz
au Pont.

LES OUVRIERS REPARENT LA ROUTE

Après maintes discussions, le conseil communal décide de faire du chemin du Crêt-du-Puits une route goudronnée.

Deux hommes munis de chevillères et d'appareils divers prennent des mesures en largeur et en hauteur, mettent des pieux de chaque côté du chemin.

Le travail commence quelques jours plus tard. Une dizaine d'hommes munis de pioches creusent; c'est un travail pénible; de temps en temps un ouvrier s'arrête pour essuyer la sueur qui lui coule sur le visage et boit quelques gorgées de bière bien fraîche. Le travail terminé, de gros camions chargés de pierres remplacent les matériaux que l'on vient d'emmener. Puis c'est le bruit infernal du rouleau compresseur qui va et vient toute la journée. Après ce travail, les ouvriers remettent du gravier puis du sable. Un ou deux ouvriers sont désignés pour ranger les talus.

Vient le tour du goudronnage; des camions chargés de goudron fumant mélangé de grésillon se déchargent au bord de la route. Alors commence un travail suivi, les ouvriers avec une brouette et une fourche charrient le goudron sur la place, l'étendent avec un râteau, puis un petit rouleau aplatit tout. Maintenant une belle route noire et lisse passe dans le village.

(Attention à l'orthographe).

COMME CE DEVOIR EST DIFFICILE

Aujourd'hui n'ayant pas su faire deux problèmes à l'école, je dois les faire à la maison.

Vers quatre heures, je m'installe au bout de la table, sors mes effets de mon sac, ouvre le livre du calcul et le cahier de brouillon et commence.

Je lis plusieurs fois le problème sans rien y comprendre. Puis je le relis lentement en m'arrêtant à toutes les phrases. Soudain une idée me vient et je l'inscris sur mon cahier. Puis n'y comprenant plus rien, je m'amuse, je ronge mon crayon, le roule le long du livre, fais des dessins aux coins de ma page, feuillette mon cahier pour me passer le temps. Enfin je trouve une nouvelle idée. Peu à peu j'arrive à comprendre et en quelques minutes j'ai fini mon travail. Puis je recommence le deuxième qui a l'air d'être plus facile. Je le lis deux fois, je réfléchis un instant, marque quelques lignes; et après ce n'est qu'un jeu pour finir mon problème.

Alors je pousse un soupir de soulagement, pose mon crayon, ferme mes cahiers, les mets dans mon sac et continue mes leçons.

UNE CHUTE DE VELO

Un dimanche après-midi, je décide d'aller faire du vélo. Je fais quelques tours sur la cour de l'école et trouvant que je ne vais pas assez vite, je monte le Crêt-du-Puits. Depuis le haut je m'élançe à toute allure, je fais un contour impeccable. La seconde fois, trop sûr

de moi, je vais encore plus vite. Je pédale aussi vite que je peux, près du détour de la route, je commence à me pencher, mais pas assez; je ne peux terminer mon contour et arrive à toute vitesse dans le coin de l'école. Patatras, mon vélo se renverse sur moi. Tout étourdi, je me relève piteusement, regarde autour de moi; mon genou et ma main sont éraflés, cela me fait mal. Je donne un coup d'oeil à mon vélo qui ne vaut d'ailleurs guère mieux que moi: pédale cassée, roue voilée, sonnette bloquée et à quelques places des éraflures. Je soulève mon vélo et clopin-clopant je m'éloigne du lieu du drame en me disant que j'ai encore eu de la chance de m'en tirer à si bon compte.

TRAVERSEE DU PATURAGE OU PAIT LE TROUPEAU

C'est samedi après-midi, je ne sais que faire, alors je décide d'aller me promener dans les bois. Après avoir marché quelques minutes sous bois, soudain la forêt s'éclaircit; je discerne des tintements de cloches qui s'entendent de plus en plus à mesure que j'avance. Tout à coup je me trouve à l'orée du bois. Une cinquantaine de bêtes broutent; je les observe un instant puis continue ma marche dans le pâturage. Quelques vaches lèvent la tête, me regardent avec étonnement; d'autres broutent sans faire attention. Alors je pousse une huchée; quelques modzons affolés se mettent à sauter comme des fous et à jeter des mottes de terre en l'air. Je me gare de peur qu'ils m'atteignent avec leurs cornes et leurs sabots. Un peu plus loin, deux vaches, une rouge et une blanche, se cornent; après un combat acharné, c'est finalement la rouge qui l'emporte. Puis, continuant ma route, je me retrouve sous bois.

UN MOMENT AU BORD DU LAC

Aujourd'hui c'est un beau jour d'août, je décide avec mon frère d'aller faire une partie de baignade. Il est trois heures, nous partons tout en chantonnant,

notre linge sous le bras.

Arrivés près de la place de bain, nous regardons un moment les gens se baigner, nous leur demandons si l'eau est bonne. Ils nous répondent affirmativement. Alors nous nous deshabillons en un clin d'oeil. Tandis que mon frère se jette hardiment dans l'eau, moi j'avance lentement, puis je m'élançe tout entier. Avec mes bras je fais de grands gestes, essayant de nager, mais sans y parvenir. Mes camarades m'aspergent, aussitôt je leur rends la pareille. Après un quart d'heure, je sors de l'eau; avec mon frère nous faisons un concours; c'est à qui lancera la pierre le plus loin; c'est toujours comme d'habitude moi qui perds; puis nous nous sèchons au soleil quelques instants, remettons nos vêtements et rentrons à la maison, contents de notre après-midi.

LA SAISON QUE JE PREFERE

Des quatre saisons de l'année, c'est le printemps que je préfère. Après les longs et vilains jours de l'hiver, c'est un plaisir pour moi, et aussi pour beaucoup d'autres personnes, de revoir de nouveau la belle saison du printemps. Le soleil apporte jusqu'à nous sa douce chaleur. Il y a encore de temps en temps une rebuse, mais qui ne dure pas longtemps. La nature se réveille, quelques crocus font leur apparition, puis trois jours plus tard ils forment un magnifique tapis bleu et blanc. Partout la vie reprend, le paysan à sa charrue, la paysanne à son jardin, le bûcheron à sa hache. Ce que j'aime le plus au printemps, c'est les grandes tournées à travers les bois où les feuilles s'écrasent sous nos pieds, où les bourgeons s'ouvrent au bout des branches, et plus tard quand les vaches montent à l'alpage.

PATURAGES DU JURA - le 12 novembre 1956 -

Sur certaines cartes, une large bande hachurée ceinture notre district. La légende donne l'explication de ce mystère: région habitée quatre mois par année. Il

s'agit simplement de pâturages parsemés de forêts où le bétail estive de juin à octobre. Des murs de pierres sèches fragmentent toute cette région en alpages. Dans chacune de ces "montagnes" - comme on les nomme chez nous - un chalet, construit dans l'endroit qui se prêtait le mieux, abrite chaque année, bêtes et gens, pour la durée de l'été.

LE CHALET DE LA PETITE DENT

Le chalet de la Petite Dent est situé sur le versant nord-ouest de la Dent de Vaulion. On y accède par un chemin carrossable, ombragé en quelques endroits par de grands sapins. Le chalet est à environ 1200 mètres d'altitude et appartient au village du Pont.

Il se dresse dans un minuscule vallon, à l'abri du vent. Son grand et bas toit de tôle ondulée collecte l'eau qui se déverse dans une citerne couverte. Une petite annexe sert d'habitation pour les porcs. Un mur de pierres sèches se dresse, pour empêcher le bétail de s'approcher de la façade nord-ouest.

L'intérieur se compose de pièces éclairées par le gaz. Une écurie, un boîton. Une cuisine, une chambre à lait, deux chambres à coucher, une chambre à fromages. Ces pièces sont séparées par environ cinquante-cinquantimètres de mur de pierres. Les fenêtres sont toutes petites, en particulier celles de la chambre à lait qui ne mesurent guère que 40 cm sur 15 cm. Dans la cuisine est placé un grand foyer surplombé par un chaudron. Les chambres à coucher sont très simples; point de table, mais seulement une planche clouée horizontalement contre le lit.

Le Petite Dent est le chalet typique du Jura.

MON FRERE BRICOLE

Aujourd'hui, c'est mercredi, jour de congé. L'après-midi mon frère ne sait que faire. Alors il décide de construire un camion en bois. Il prend quelques

planches, les mesure et ensuite les scie. La première est sciée en "zigzags". Mais les autres vont déjà mieux. Plus tard il va chercher des petits clous et un marteau. Puis il cloue les planches pour former la carlingue et le pont. Mais en s'étant tapé au moins trois fois sur les doigts. Dessous le camion il ajuste deux essieux qu'il a taillé au ciseau. Ensuite il va "dénicher" quatre roues qu'il fixe bien au milieu des essieux. Il pousse le camion qui avance en cahotant. Et maintenant c'est le tour du vernissage. Il vernit la carlingue en bleu, les roues en jaune et le reste en rouge. Quand il a fini, il a autant de vernis sur les mains que sur le camion. Ayant fini, il vient me montrer son chef-d'oeuvre.

UN QUART D'HEURE DE RECREATION - le 10 janvier 1957 -

Tous les jours d'école, nous avons un quart d'heure de récréation. Nous sortons de nos bancs et nous nous dirigeons vers la porte. Quelques-uns descendent les escaliers pour aller acheter des croissants à la boulangerie. Quand ils sont revenus, nous discutons un moment et nous décidons de jouer au "trou". Comme de bien entendu, ce sont ceux de première année qui vont au milieu. Pendant un moment celui qui est au milieu n'arrive pas à en toucher. Mais un imprudent s'est trop approché de lui et se fait toucher. Après cinq minutes de jeu, tous sont au milieu, sauf les deux grands qui passent en bousculant et en renversant tout sur leur passage.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la route, les filles jacassent et jouent à la "courate". Soudain, le maître sort de l'école. Il nous regarde un instant et nous annonce la fin de la récréation. Alors nous quittons nos jeux et rentrons à l'école.

UN JEU DE FAMILLE

Aujourd'hui c'est dimanche. Il pleut sans arrêt et nous ne pouvons pas aller nous promener. Alors pour passer le temps nous jouons à un jeu: le charret.

Ce jeu consiste à placer trois pions sur la même ligne. L'adversaire essaye de nous en empêcher.

La première fois, je joue avec mon frère Daniel. C'est moi qui commence. Je place mon pion au centre; lui le met à côté. Après une minute de jeu j'ai fait un charret. Mon frère commence déjà à s'énerver et à s'affoler. Il ne sait plus ce qu'il fait. Il tire un pion; j'en profite pour tirer un des miens qui le lui bloque. J'ai un moment d'inattention. Alors il réussit à faire un charret; ce qui lui redonne un peu de courage. La partie se termine par un combat à trois. Maintenant nous sommes les deux énervés. Soudain je vois que je vais faire un charret. Mais mon frère, plus habile que moi, réussit le premier.

Il me narque et me dit: "Tu avais beau faire le malin au commencement, mais tu as perdu; c'est bien fait!"

MON PREMIER JOUR D'ECOLE - le 14 février 1957 -

Aujourd'hui c'est le grand jour; je vais aller à l'école pour la première fois. A neuf heures moins dix je me dirige avec maman vers l'école. Le long de la route qui se dirige vers l'école nous rencontrons un camarade et sa maman. Arrivés dans le corridor, nous enlevons nos manteaux et nous entrons.

Maman discute un moment avec la maîtresse. Puis elle part. La maîtresse me conduit à ma place. Ensuite elle va dans une armoire, prend des ardoises, des crayons et nous les distribue. Elle nous montre comment faire des bâtonnets sur l'ardoise. Et pendant l'heure suivante, nous ne faisons que cela. Après la récréation elle nous donne un cahier et nous devons écrire des chiffres. Puis nous sortons pour aller dîner.

L'après-midi nous faisons un dessin que nous colorions. Puis la maîtresse les épingle au mur. Nous terminons l'après-midi avec une heure de gymnastique.

(Rien sur l'impression que cela t'a fait!)

NOTRE NOUVEAU DOMESTIQUE - est-ce Ruedi ? -

Notre nouveau domestique vient d'arriver. Il a dix-sept ans. Il est petit, trapu, mais très nerveux et très lesté. Ses longs cheveux châtain retombent sur la nuque. Il n'a pas encore de barbe. Ses grosses lèvres ne cessent de bouger tant il babille. Ses mains pleines de crevasses montrent qu'il a déjà bien travaillé.

Malgré cela sa bonne humeur ne semble pas avoir été touchée. Il chante toute la journée et plaisante à tout moment.

Quand il coupe du bois, il prend les morceaux, les place sur le tronc et les coupe en planchettes. Ensuite il prend les planchettes et les coupe avec une rapidité qu'on dirait qu'il va se couper les doigts à tout moment.

Pendant les foires, il fait souvent les chars. Malgré la chaleur et les gouttes qui lui coulent le long du visage, il travaille courageusement.

Le dimanche il se promène en vélo ou il va se baigner. Mais il préfère les sports d'hiver, surtout le ski.

PREMIERE LECON DE NATATION

Aujourd'hui c'est mardi. Le maître ayant décidé d'aller au bain avec sa classe, je me dirige vers l'école avec un linge et mon caleçon neuf sous le bras.

Vers une heure et demie nous nous dirigeons vers la plage. Arrivés à la place de bain nous nous deshabillons et nous nous approchons de l'eau.

Ceux qui savent nager entrent dans l'eau sans hésitation. Mais ceux qui ne sont jamais venus, comme moi, hésitent. Nous trempions le pied et le retirons rapidement. Mais bientôt nous nous décidons. Le maître nous montre comment il faut agiter les bras et les jambes. Ensuite il nous prend par la ceinture et nous essayons de nager mais pas sans prendre quelques "tasses". Pendant ce temps ceux qui savent nager prennent des bains de soleil sur le radeau. Le maître détache le ponton et nous montons dessus. Puis il le pousse au large, pour voir nos réactions. Il nous laisse un petit moment puis il vient nous chercher. Après

nous nous aspergeons. Puis vient le moment de nous habiller. Mais avant nous faisons de la gymnastique pour nous réchauffer. Puis nous rentrons en classe.

ON ECOUTE LES DERNIERES NOUVELLES

C'est le soir. Mon papa rentre du travail. Il se déchausse met ses pantoufles. Arrivé à la chambre, il tourne le récepteur de la radio, règle la longueur d'ondes et va s'étendre sur le divan. La radio pendant un moment crépite. Puis le son se fait plus distinct. Et nous entendons un morceau de musique. Après, c'est le moment des nouvelles. Le speaker annonce d'abord le temps qu'il fera le lendemain, puis il parle des événements en Suisse. Ensuite il parle des événements du Canal de Suez, des décisions prises par les nations engagées dans le conflit; puis des batailles qui sévissent en Algérie. Il parle aussi des grèves en Angleterre.

Nous écoutons de toutes nos oreilles; de temps en temps mon père fronce les sourcils. Les nouvelles se terminent par les prévisions du temps.

LA MAISON QUE J'HABITE

J'habite une maison située au haut du village, sur la route qui conduit au Séchey. Composée de grosses pierres, elle s'élève à côté du collège, séparée de celui-ci par une route goudronnée. Son toit de tuiles rouges se voit de très loin. Du côté du Séchey une garniture de tôles la protège des intempéries. En face du Crêt-du-Puits un vieux poirier s'appuie contre la façade. Le fumier est couvert d'un toit d'ardoises moussues.

Un grand jardin de terre argileuse l'entoure; ainsi que deux petites cours, l'une plantée d'un marronnier et l'autre composée de deux ou trois massifs et d'un garage construit entièrement en ciment.

Pour entrer dans la maison il faut passer par une rampe d'escalier et ensuite monter sur un grand

perron.

Je l'apprécie parce que nous avons de la place et qu'elle se trouve hors du village.

UN JEU: LA BATAILLE

Pour jouer à la bataille, il faut avoir un ballon. L'emplacement de jeu est composé de quatre camps, deux camps intérieurs et deux autres aux extrémités. Le jeu consiste à toucher l'ennemi en lui jetant le ballon sans qu'il ne touche terre. Si l'adversaire réussit à le retenir sans qu'il tombe par terre, il peut le rejeter. Si il touche un adversaire, celui-là va se placer dans le camp de l'extrémité, derrière ses ennemis, remplaçant le "provisoire" qui s'était placé volontairement dans le camp. Le provisoire ne pouvait tuer ses adversaires; mais celui qui l'a remplacé peut essayer de les tuer. Les gagnants sont ceux qui ont touché tous leurs adversaires.

Aujourd'hui avec quelques camarades nous avons décidé de jouer à la bataille sur la cour de l'école. Nous marquons les camps avec de la craie et nous commençons. De temps en temps le ballon nous passe à quelques cm de la tête, et parfois nous essayons de l'arrêter, mais la plupart du temps il nous glisse entre les doigts et nous devons aller au camp de l'extrémité et peu-à-peu le camp arrière se remplit. Pour finir il ne reste qu'un joueur qui essaye de rattraper le ballon. Mais hélas, il le lâche et nous perdons.

UN ETE MAUSSADE

Cette année, la chaude saison a été maussade. Ce mauvais temps provient du climat maritime. Sur la mer, l'eau s'évapore en masse, formant de gros cumulus noirs qui, chassés par un fort vent chaud, arrivent sur notre pays. Là un courant froid rencontre les nuages qui se déversent sur les campagnes.

Tout ce mauvais temps empêche les paysans de ramasser les foins. Dans les jardins les légumes poussent moins vite et parfois les noie. Les pommes de terre attrapent

des maladies. Et les campeurs partis pendant leurs vacances ne peuvent pratiquer leur sport favori.

Dans le village on ne parle presque que du temps. Tout le monde écoute la radio avec avidité. Les avis circulent: quelques-uns disent: "quel temps pas possible". Les autres disent: "C'est la faute à la bombe atomique, quelle invention". Mais la plupart de ces avis n'approchent pas la vérité.

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Tous les matins à sept heures moins un quart, je sors ma bicyclette, place ma serviette sur le porte-bagages et je l'enfourche.

Aujourd'hui un épais brouillard recouvre la nature et l'enveloppe comme un marteau moelleux. Et l'on ne voit pas à trente pas devant soi.

En passant près de l'église, je vois quelques paysans, la boille sur le dos, aller porter leur lait à la laiterie. Le long des Crêtets, quelques personnes se hâtent d'aller en fabrique, soit à pied soit en vélo.

En passant aux Epinettes, nous entendons le clapotis des vagues du lac Brenet, les piailllements et le bruissement des ailes des canards sauvages. Nous rencontrons quelques autos et encore plusieurs personnes se dirigeant vers les Charbonnières.

En passant sur le pont de la "Goille", j'entends le bouillonnement de l'eau écumeuse. Puis c'est la traversée du village du Pont encore endormi.

Arrivé vers l'école, je pose mon vélo et me frotte vigoureusement les mains pour chasser le froid et j'entre dans la classe.

PLAGE ABANDONNÉE

En été, vers sept heures du soir, la plage est abandonnée. Pas un chat à la ronde. On dirait un désert. Toute vie a quitté la plage. En certains endroits, on remarque encore que des gens ont festoyé, laissant

quelques morceaux de papier qui s'envoleront avec le vent. Mais maintenant tout est abandonné.

Tout est silence; sauf le bruit monotone des vagues écumeuses qui se jettent sur la berge; et le bruissement du vent dans les branches des arbres avoisinants.

Puis l'on entend les piailllement des oiseaux de nuit qui reprennent possession de leur domaine. Il est presque impossible de croire que cet endroit complètement abandonné, ait été pendant l'après-midi bouvré de monde.

LE LAC BRENET

De très haut, ou sur la carte des écoliers, c'est une excroissance bien régulière, un peu allongée, du lac de Joux; une excroissance qui aurait poussé un peu de travers, cherchant les bas-fonds pour s'y loger, au pied des rochers qui n'ont rien d'effrayant et des sapins serrés contre la pente. Son charme, c'est d'être petit, raisonnablement, avec une illusion d'espace et de diversité; et puis il y a les entonnoirs, dont le nom seul a une raisonance un peu mystérieuse et inquiétante. Ils sont encore là, avec leur trou béant ou leur fissure sournoise, mais l'homme y a mis sa main: beaucoup de ciment, des vanes; et ils obéissent.

LE LAC DE JOUX

Le lac de Joux, de forme allongée, situé dans la vallée de même nom, se trouve au nord-ouest du canton de Vaud, dans le Jura.

Ce lac d'environ neuf kilomètres de long et de mille trois cents mètres en sa plus grande largeur reçoit: l'Orbe qui vient du lac des Rousses en France et de la Lyonne qui se jette à l'Abbaye.

L'endroit le plus profond mesure environ trente-cinq mètres. En temps normal le lac se trouve à mille cinq mètres d'altitude. Le fond a des dunes appelées monts, qui émergent parfois lorsque l'on retire l'eau pour l'électricité.

L'émissaire sort vers le village du Pont, à l'est

de la Vallée.

La côte nord, rocailleuse, reste encore sauvage, tandis que l'autre, habitée en bien des endroits, est plate et dénudée.

UN JOUR DE BISE

Comme d'habitude novembre nous amène des jours de bise, froids et tristes.

Le matin, lorsque nous nous levons, nous entendons déjà le sifflement lugubre de la bise dans les arbres et le claquement des volets décrochés. Quand nous sommes assis devant notre tasse de cacao, nous percevons un bruit bizarre, c'est madame la bise qui fouille dans la cheminée.

En sortant de la maison, la bise m'accueille par un coup encore plus violent que les autres, qui me coupe le souffle.

Tout a changé dehors, depuis hier soir. Les arbres qui portaient encore leur parure sont complètement dépouillés. Leurs feuilles s'envolent dans l'espace, comme un vol d'oiseaux. Maintenant on en trouve partout : le long de la route, dans les rigoles, et dans les encoignures des portes.

Le village, silencieux, paraît inhabité ; car les gens qui vont au travail se gardent bien de discuter dehors de peur de prendre froid.

Le lac tout agité jette ses vagues écumantes contre la berge avec rage.

Ainsi souffle la bise pendant deux ou trois jours ; puis c'est le calme plat.

OUF!

Aujourd'hui nous allons faire une promenade avec l'école. Nous avons pris un ballon et nous sommes partis. Arrivés en un endroit plat, nous nous arrêtons et nous nous reposons un moment. Puis nous commençons à jouer. Pendant la partie du jeu le ciel se couvre, il devient menaçant. Des éclairs sillonnent le ciel

et le tonnerre ébranle l'atmosphère. Bientôt de grosses gouttes se mettent à tomber, nous frappant le visage et nous perçant les habits. Le maître nous autorise à rentrer en classe individuellement. Alors c'est la débâcle générale. Les uns passent à travers champ et se mouillent les pieds. Les autres dont moi nous passons par le chemin. La première partie nous allons à fond de train. A un certain endroit, nous passons près d'un bois et nous nous abritons pendant un moment; puis nous repartons de nouveau à découvert. Nos habits sont imbibés d'eau et sur notre visage dégouline des cascades. Maintenant nous avançons en trotinant, mais la vue de l'école nous ranime et nous forçons l'allure. Arrivés à l'école, nous poussons un ouf! retentissant et nous nous reposons sur les escaliers du corridor pour attendre le maître.

(J'ai déjà lu ça!)

LE PASSAGE DU CHASSE-NEIGE

Lorsque les chemins se couvrent de neige, on sait que le chasse-neige va bientôt passer. Bien des signes précurseurs l'annoncent. D'abord le bruit du moteur et le grincement des ailes de fer. Lorsque on le voit apparaître à un tournant, on dirait une machine sortie de l'enfer. Si par hasard une auto se trouve sur son passage, elle doit lui céder la place; et les rares passants se retirent de la chaussée de peur de se faire emporter.

Le chasse-neige est un simple camion muni de deux paires d'ailes. L'arête de la première paire fend la neige comme un couteau, et la deuxième paire élargit le sillon que la première a ouvert.

Le triangle laisse derrière son passage une route large et lisse, bordée par deux remparts de neige tassée.

Pendant certains mois d'hiver, la circulation serait impossible sans le chasse-neige.

UN PIQUE-NIQUE INTERROMPU - le 1er mars 1957 -

Aujourd'hui je vais pique-niquer avec quelques camarades. Nous prenons deux bidons pleins d'eau, un sac bien garni et en route. Nous marchons allègrement et nous arrivons bientôt à l'endroit que nous avons choisi. Nous posons nos charges et nous nous reposons un instant. Puis nous allons en quête de bois et nous allumons le feu. Quand les flammes pétillent bien, nous plaçons horizontalement une branche soutenue des deux côtés par une fourche à laquelle pend une gamelle pleine d'eau.

Mais maintenant le ciel se couvre et nous nous inquiétons. Et soudain la pluie se met à tomber à grosses gouttes. Ne pensant plus au feu et à nos victuailles, nous nous réfugions sous les arbres à proximité. Mais la pluie si forte a tôt fait de traverser les feuilles des foyards. Soudain Georges saute en l'air et crie: hurra, j'ai trouvé; et comme un fou il s'élançe vers le feu et nous ramène la tôle que nous servons pour couvrir le feu. Nous la calons bien entre deux arbres et nous nous plaçons confortablement et attendons la fin de l'averse. Heureusement pour nous, l'averse ne dure pas longtemps et nous réussissons à rallumer le feu. Mais nous n'avons plus envie de pique-niquer. Et pour nous réchauffer nous buvons du thé. Puis nous retournons au village.

DANIEL CHERCHE DES ESCARGOTS - le 23 mai 1957 -

Aujourd'hui il pleut; toute la nature est détrempée. Un léger vent chaud souffle dans la vallée. Les escargots sortent de leur coquille.

Mon frère, inoccupé cet après-midi-là, décide d'aller aux escargots dans l'intention de gagner quelques sous. Il s'habille chaudement, enfle ses bottes, jette un sac sur son épaule; et en route!

Il doit marcher d'abord un quart d'heure pour arriver à l'orée de la forêt. Là il s'arrête et

commence sa recherche. Il avance pas à pas, fouillant de son regard tous les coins et recoins. Soudain il trouve un escargot, puis un autre; il ouvre un sac et les y introduit. Puis il continue sa chasse. De temps en temps il s'accroupit pour en ramasser un sous un bosquet. Il repousse une pierre avec le pied pour voir si par hasard il en trouverait encore un. La pluie commence à percer ses vêtements, mais tellement absorbé par son occupation, il ne s'en aperçoit pas. De temps en temps il doit rejeter un escargot trop petit. Soudain il voit un énorme escargot et veut le saisir, mais il n'a pas remarqué les orties qui l'entouraient et il se fait piquer douloureusement. Le temps passe, le sac se remplit mais la fatigue se fait déjà sentir sur ses épaules. Il prend son sac entre les mains et en évalue le poids. Puis il continue sa randonnée. Et quand le soir arrive, il retourne tranquillement au village.

UN TRAVAIL PENIBLE - le 30 août 1958 -

Aujourd'hui, mon frère et moi, nous allons scier du bois en forêt. C'est un travail pénible et lent. On mesure d'abord un mètre, nous calons bien le tronc puis nous commençons. Nous devons nous pencher en avant, ce qui fatigue le dos au bout d'un moment. De temps en temps la scie coince et nous sommes obligés de soutenir le tronc avec des branches. Peu à peu les muscles du bras se fatiguent. L'allure ralentit et nous nous reposons un instant.

En certains endroits rocailleux et abrupts, nous devons prendre des attitudes malcommodes et l'on risque parfois de tomber et de se rompre les os. Dans ces endroits nous scions parfois le bois en travers. De temps en temps, la bille entourée d'arbres nous oblige à la déplacer. Si elle est trop lourde, nous coupons les branches qui l'entourent à coups de serpes.

Lorsque nous les avons toutes sciées, nous les empilons et nous rentrons froubus à la maison.

UNE VIOLENTE QUERELLE

Aujourd'hui je joue au football avec quelques camarades. A un moment donné, Raymond tombe empêtré dans les pieds de Franck. Il se relève aussitôt, rouge de colère et se dirige vers Franck. Il l'accuse d'avoir tendu volontairement le pied. L'autre crie son innocence. La conversation s'envenime, ils s'invectivent et se traitent de tous les noms en gesticulant des bras.

Les autres garçons cessent la partie et se groupent autour de ces deux énergumènes. Ils leur demandent de cesser cette stupide querelle et de venir jouer. Mais nos deux gaillards continuent à s'injurier. Et pour finir ils en viennent aux mains.

C'est une mêlée indescriptible. Les coups pleuvent dru, mais sans faire beaucoup de mal. Ils s'empoignent et cherchent à se faire tomber par terre. Et soudain ils roulent. Chacun essaie de vaincre son adversaire. Après quelques instants de lutte ils se relèvent tous les deux, maculés de terre et haletants, maintenant peu soucieux de rentamer la bagarre.

Déjà les garçons recommencent à jouer, oubliant cet incident.

A L'ECOUTE DE LA RADIO

Le lundi soir à huit heures je me mets à l'écoute de la radio. Je m'assieds près du poste, m'installe le plus commodément possible, la tête appuyée contre le dossier d'une chaise, les pieds sur une autre.

J'écoute la pièce policière. Je me concentre et ferme les yeux pour mieux entendre. Dans la pièce, maman tricote, Daniel lit une brochure et mon petit frère joue aux plots. La pièce policière devient de plus en plus palpitante. Mon frère a sorti le nez de son livre et écoute maintenant avec attention. J'essaie de deviner le nom du criminel. A ce moment, mon petit frère s'approche de moi et me demande avec insistance de lui raconter une histoire; je le repousse

le priant de ne pas m'importuner. La mère me dit sur un ton de reproche: "ferme cette horreur, mets plutôt de la musique". Mais je fais la sourde oreille. Un moment plus tard mon père arrive et veut écouter les nouvelles au poste de Londres. Je le supplie de bien vouloir attendre trois minutes afin que je puisse savoir la fin de l'enigme.

Ce furent Marconi et Branly qui inventèrent la radio il y a une quarantaine d'années. Elle nous apporte les nouvelles de l'extérieur, nous annonce les prévisions du temps. On peut y écouter de la musique et s'instruire en écoutant des causeries, des concours. On trouve la radio dans presque toutes les familles de Suisse.

TEXTES DE DANIEL - classe de Gilbert Reymond aux Charbonnières.

LES MILITAIRES PREPARENT UN REPAS - 1954 -

C'est la récréation; je descends vers les militaires qui commencent le repas de midi. Ils ouvrent des boîtes de tomates, les versent dans une grande chaudière et commencent à brasser. Les uns coupent de la viande, d'autres lavent les légumes. Quelques-uns pèlent les pommes de terre. Ils vont-et-viennent. L'un d'eux avec une poche goûte la sauce, rajoute un peu de sel; un troisième lave des marmites, un quatrième active le feu. Bientôt une odeur appétissante se répand; la récréation est finie, nous rentrons en classe.

PROMENADE EN AUTO - le 4 décembre 1954 -

C'est un magnifique jour d'automne. Nous partons en auto pour Pontarlier. Nous quittons le village. Nous passons dans le Risoud; voilà la frontière, avec une douane suisse et française. Maintenant nous sommes sur France. Nous arrivons à Mouthe. C'est un village très sale. Nous voyons beaucoup de croix

catholiques au bord des routes. Nous suivons le Doubs sinueux puis nous longeons le bord du lac St-Point. C'est un lac où il y a beaucoup de pêcheurs. Nous quittons le lac pour arriver à Pontarlier. A l'entrée de la ville s'élève une grande porte. Nous passons dessous et nous nous arrêtons. Nous buvons quelque chose et nous revenons aux Charbonnières par le même chemin.

DESCENTE VERTIGINEUSE

Arrivé au haut des "Brûlées", je me prépare à descendre. Je me pousse avec mes bâtons. Je file plus vite qu'un cheval sur la piste poudreuse. J'ouvre mes jambes, je les referme. Je me penche à gauche, à droite. Je balance mes bâtons en avant, en arrière. Je glisse à toute vitesse sur la pente vertigineuse. Je plonge dans une gonfle. Je surgis plus loin dans un nuage de neige. J'arrive près d'une barrière, je m'accroupis, je tourne et je m'arrête.

LA NEIGE FOND DANS LA RUE - le 29 janvier 1955 -

Ce matin le temps est doux: de gros nuages obscurcissent le ciel. Insensiblement, une pluie fine se met à tomber. La neige fond dans les champs et sur la route. Elle se transforme en bouillie. Une auto passe. Les piétons se mettent au bord de la route, mais l'auto va si vite qu'ils sont éclaboussés. Partout des petits ruisselets zigzaguent sur la route. Dans quelques jours elle sera nette.

UNE VIEILLE AUTO - le 26 février 1955 -

Samedi matin je me rends chez ma grand-mère. Un bruit retentit. Une vieille "tchoutchouc" débouche. Elle stoppe devant l'Hôtel du Cygne. Un grincement de frein et elle s'arrête. C'est un tacot français. Il a des roues rapiécées, une bâche trouée, des vitres fendues, des sièges rongés par les années, des phares brisés, une carrosserie en bien mauvais état.

Le chauffeur sort. Il rentre un moment et ressort. Il met en marche la machine. Il tourne la manivelle qui se trouve à l'avant de la machine. Après une cinquantaine d'essais, la machine se met en branle et le moteur ronfle. Il fait autant de bruit qu'une locomotive à vapeur. Le chauffeur rentre dans sa machine et part tout doucement, dans une fumée épouvantable.

UN CYCLISTE IMPRUDENT - le 19 mars 1955 -

Zouzou a décidé de faire une tournée à bicyclette. Il enfourche sa bicyclette. Et part à toute vitesse vers le Séchey. Il monte à gauche en vacillant. Une auto arrive. Zouzou voit qu'il est à gauche, il se lance dans le talus. Il reprend son chemin. Ça monte, alors il descend de sa bicyclette. Il avance au milieu de la route. Une descente. Zouzou remonte sur son engin et fonce à toute vitesse. Un contour: il tombe, s'écorche les genoux... et rentre enfin prudemment chez lui.

AU PRINTEMPS

Peu à peu, la vie a repris au village. Les montagnards vont aux champs. Dans les prés enjolivés de fleurs hâtivement écloses, les vaches attachées à leur piquet meuglent en pendant à la montée à l'alpage. Les mélèzes, dans la forêt, tordent les panaches verdâtres de leurs branches décoratives. De bonne heure le matin, le petit chevrier pousse sa bande de chèvres folâtres à travers les éboulis couverts de mousse et de ronces. Au crépuscule nous entendons farandoler les clochettes et les grelots.

DEUX HIRONDELLES CONSTRUISENT LEUR NID - le 14 mai -

Avec les beaux jours de printemps, les hirondelles sont revenues. Sous notre toit, deux d'entre elles construisent leur nid. Elles vont, viennent, portant dans leur bec des brins de paille, de la boue pour cimenter le tout. C'est un plaisir de les voir travailler. Mais

pour nos deux hirondelles cela représente un travail de longue haleine. Pendant dix à quinze jours, ce sont des allées et venues continuelles pour nos deux maçons.

Le nid est enfin terminé avec sa forme ronde, pourvu d'une ouverture dans le haut. C'est un chef-d'oeuvre, un travail propre et soigné. Une fois l'extérieur fini, les deux hirondelles garnissent l'intérieur de brindilles et d'herbes sèches; bientôt la femelle y déposera ses oeufs.

J'OFFRE UN CADEAU A MAMAN - le 28 mai 1955 -

Samedi matin en sortant de l'école, je vais acheter un cadeau à maman à la coopérative. Beaucoup de gens attendent, notamment mon camarade Charlot. Enfin c'est mon tour. Je dis: "j'aimerais des fleurs pour maman, s.v.p." La dame me montre une plante à cinq francs. Je lui réponds: "ce n'est pas assez cher". Elle m'en montre une autre: ne f francs. Alors je la prends. La dame l'emballage dans un beau papier et je paie. Arrivé chez nous, je la cache. Je pense que ce n'est pas encore assez. Alors je pars vers le chemin de la porcherie. Je trouve de beaux narcisses. Je les cueille, les attache avec de la ficelle. Le lendemain je les donne à ma maman. Elle est contente.

UNE PELLE MECANIQUE AU TRAVAIL - le 4 juin 1955 -

C'est une puissante machine composée d'une benne d'une contenance de mille kg. fixée par des bras actionnés par de l'air comprimé. Elle est munie de fortes chenilles métalliques qui fonctionnent avec un moteur Diesel de soixante-trois chevaux. Elle brûle 6 à 8 litres à l'heure et pèse neuf mille kg. Pour remplir la benne, elle prend de l'élan dans un bruit infernal et bute contre la falaise. La pelle force, elle patine. Le moteur a tendance à caler. Le chauffeur voit que la benne est assez pleine. Il recule, pivote en bloquant une chenille et part en direction d'un

camion où il déverse la terre en tirant un levier. Et boum! Un bruit de ferraille retentit, la suspension fléchit et la pelle recommence.

SI J'ETAIS AVIATEUR - le 13 juin 1955 -

Je suppose que je suis aviateur. Je pilote un avion de tourisme. Il est petit, jaune avec des croix sur chaque aile et sur le gouvernail. Pour mettre en marche, je tourne l'hélice et le moteur se met à ronfler. Je monte dans mon avion. Je décolle à vingt-cinq km heure; je m'envole. Pour tourner, je dirige le gouvernail au moyen d'un câble. Je monte à mille mètres d'altitude. Je tourne en rond. Je vois des maisons toutes petites comme des points. Je survole le lac Léman. Je vois l'aérodrome de Cointrin vers lequel je me dirige; je ralentis et je me pose doucement. Je décide de conduire un quadrimoteur de la Swissair. Le pilotage est plus compliqué que celui de mon petit avion. C'est le moment d'arriver, l'essence baisse. Je vois l'aéroport de Londres dans le brouillard. Il est éclairé par de puissants projecteurs. Je m'annonce. La piste est libre, je descends en tournant en rond, je ralentis et me pose.

SURPRISE PAR L'ORAGE - le 8 juin 1955 -

Aujourd'hui nous allons promener au Cul de l'Etang. Nous jouons à la bataille et à la chandelle. Quand nous commençons la bataille, la pluie nous surprend. Nous allons nous réfugier dans une bicoque vers la sablière. Les filles entrent les premières. Il n'y a plus de place; alors deux ou trois camarades et moi nous allons nous abriter sous un sapin. Mais l'orage dure. Nous partons vers la porcherie. Des camarades s'arrêtent, épuisés de fatigue. Mais Guy, Franck et moi nous continuons. Arrivés à l'école, nous faisons nos leçons et nous partons. Un quart d'heure plus tard on voit le régent arriver avec madame Candaux.

REVEILLE PAR L'ORAGE - le 10 septembre 1955 -

Un soir qu'il pleut, je vais me coucher. Je m'endors. Soudain un bruit effroyable me réveille. Je sursaute. C'est le tonnerre. Les éclairs zèbrent le ciel, la pluie tambourine sur les vitres. L'eau dégringole des chéneaux, elle ruisselle sur la route. Et tout d'un coup on entend une craquée. Je cache ma tête dans mon duvet; je me rendors. Cinq minutes après je suis réveillé par la pluie qui tombe comme des ficelles sur la route et sur les toits. Je me lève et m'habille et je vais à la cuisine. Je demande ce qu'il y a. Elle me répond: "va te coucher". Je retourne au lit, mais je ne peux plus dormir.

MON FRERE SE COUPE - le 1er septembre 1955 -

Samedi, ne sachant que faire, mon frère découpe un tigre dans du bois croisé. Il prépare ses outils. Il se met au travail. Par malheur il ne reste plus qu'une scie. Il commence le corps. Puis viennent les jambes, un travail plus délicat. La scie se casse. Comment finir le tigre ? Mon frère se tient la tête entre les mains et réfléchit. Une idée lui monte à la tête. Il se dit: "je vais prendre mon couteau". Les premiers coups vont bien, mais le malheur arrive. Le couteau dévie et lui enlève un morceau de l'index. Un cri emplît toute la chambre: "Maman, je me suis coupé". Mon frère devient pâle comme un linge, car le sang dégouline. Maman l'étend sur le divan croyant qu'il va s'évanouir. Elle court à la cuisine chercher de l'eau et cuite et un désinfectant. On trempe le doigt dans l'eau désinfectée. Le sang a de la peine à s'arrêter. Maman saupoudre la plaie de poudre de Cibazol pour la sécher. Puis vient le bandage. Maman recouvre la plaie d'une bande puis fait avec de l'étoffe solide un doigt qu'elle attache au poignet. Tout est fini. Mon frère se promène de la cuisine à la chambre d'un air triste et piteux.

GRAND'PERE LIT SON JOURNAL

Midi sonne au clocher. Les travailleurs rentrent à la maison. Grand'père se presse, car il veut lire le Sillon Romand. Il met ses besicles, elles ont de la buée. Il prend le coin de sa veste et les nettoie. Il s'assied. Croise les jambes et prend son journal. A peine a-t-il commencé à lire, qu'on frappe à la porte. Grand-père s'en fiche pas mal, il continue son histoire. On frappe une seconde fois mais il n'entend pas car il est plongé dans un article intéressant. Si nous entrons en courant et en claquant les portes, grand'père se met à gronder. Il dit: "tenez-vous tranquilles que je puisse lire en paix!" Il feuillette son journal et regarde en haut, en bas, cherche dans les annonces s'il y a un article nouveau puis dans les conseils pour l'agriculture et le bétail. Je vois que cela l'intéresse car il n'entend plus ce qu'il se passe autour de lui. Mais survient une mouche qui lui frôle le visage et se pose sur ses mains. Grand'père essaie de l'attraper. Il tue la mouche, mais du journal, il n'en reste que la moitié.

UNE RAGE DE LION - le 17 décembre 1955 -

Un jour nous allons pique-niquer. Arrivés au but, Urbain et Franck coupent le pain. Ils m'en donnent un tout petit morceau. En colère je le leur lance à la figure. Ils m'infligent une méchante correction. Je jure de me venger. Dix minutes plus tard la chèvre de monsieur Loudgi vient troubler l'atmosphère. Franck va s'amuser avec elle, il la fait venir avec un morceau de pain. Elle arrive près du lieu où nous campons. Franck lui donne mon pain. Mais moi je ne la laisse pas faire; je tire la queue de la chèvre qui renverse Franck et les provisions. Franck est étendu par terre. Il gémit. Urbain me poursuit, mais j'ai déjà de l'avance. Alors il s'en retourne plein de rage. Et moi je rentre chez nous.

* * *

LA MAISON QUE J'HABITE - 1957 -

(Nous entrons ici de plein-pied dans la classe primaire-supérieure de Paul-Henri Dépraz, au Pont; l'ambiance et les personnages changent; finie la primaire; c'est une page qui s'est tournée).

Elle se situe sur la route qui longe le côté nord de la Vallée de Joux. Elle se dresse entre deux routes goudronnées. Un jardin entoure trois façades, l'une recouverte de tôles dévernies, l'autre crépie en blanc. Ses murs sont construits de pierre et de chaux. Son toit de tuiles rouges, percé par quelques cheminées domine le voisinage. Sous ses fenêtres on aperçoit un étendage où se balancent plusieurs draps blancs. Le fumier est abrité par un toit d'ardoises glauques. On y monte sur une planche glissante et rapide. Deux cours sablonneuses s'étalent; l'une entourée de massifs et l'autre limitée par un marronnier tordu. Dans un angle de son jardin, un petit garage au toit plat abrite un véhicule.

L'intérieur est composé de deux vastes appartements. Le rural occupe la moitié de la maison. De nombreuses caves sombres divisent le sous-sol. On accède à la porte d'entrée par une double rampe d'escaliers.

Je l'apprécie parce qu'elle est grande et que l'on peut circuler tout autour.

À LA CUEILLETTE DES PETITS FRUITS - le 22 août 1957 -

Le mois d'août, le mois des petits fruits, arrive. Avec mon frère nous décidons d'aller cueillir des petits fruits. Nous partons alors avec nos bidons par un temps magnifique. Nous allons sur le pâturage du Chalotet. Là, dans une vaste clairière, nous empruntons un petit chemin. De chaque côté de ce dernier s'étend une forêt peu boisée. Son sol est tapissé de mousse fraîche et de nombreux arbustes: des framboisiers, des fraisiers et des myrtilliers. Nous prenons quelques fraises par-ci ou quelques framboises par-là.

Plus nous avançons, plus nous apercevons de petits fruits. On en trouve des gros, des petits, des mûrs et des verts. De temps à autre nous savourons quelques belles fraises tendres. Sous un buisson, en plein soleil, nous apercevons de magnifiques fraises dodues qui se balancent au souffle du vent; elles attendent le moment d'être mises dans le bidon. Des myrtilles, à l'ombre d'un grand hêtre flanqué sur un tas de rocaille mousse, caressent les herbes de leurs têtes mauves. De temps en temps nous apercevons des fraises piquées par des oiseaux. Petit à petit le bidon se remplit. Et bientôt il est plein. Une odeur parfumée se dégage des fruits. Nous quittons la forêt, tout contents de pouvoir nous régaler de ces belles fraises.

(Mal écrit, pas soigné, ni en orthographe, ni en rédaction. Trop court. Copie).

UN ETE MAUSSADE - le 20 septembre 1957 -

Cette année l'été fut fort maussade. La cause de ces pluies provient du fait que l'eau des mers s'évapore et forme de gros nuages poussés par le vent chaud sur l'Europe centrale et tombe au contact d'air frais s'élevant des montagnes enneigées.

Les pluies empêchent les paysans de rentrer leurs récoltes, les maçons de travailler sur des chantiers. Cette pluie cause des maladies, certaines plantes comme la pomme de terre, la vigne attaquées par le mildiou.

En revanche la pluie n'est pas un inconvénient pour les forêts, elle active la croissance.

La radio et les journaux annoncent que des cultures ont été ravagées. Dans le village circulent de faux-bruits. Les uns disent que c'est la faute à la bombe atomique.

De temps en temps le beau temps revient, mais pour une durée très courte. Le ciel se couvre de gros cumulus noirs précédés de quelques éclairs. La pluie tombe de plus en plus fort. L'été se passe monotone comme beaucoup.

* * *

PLAGE ABANDONNEE - le 31 octobre 1957 -

Le vent qui souffle sur le lac a provoqué parmi les habitants un frisson. Les habitants cessent de se baigner; la plage est abandonnée. Les buissons balancent leurs branches souples. L'herbe piétinée le jour précédent se redresse lentement. Les vagues clapotent sur le rivage ininterrompu par les cris des baigneurs. Des ombres immenses couvrent le lac et quand le soleil réapparaît derrière ce barrage de nuages, les ombres s'éteignent. Le lac brille, il renvoie le rayon comme un miroir. Quelques morceaux de papier traînent par-ci par-là. Dans un buisson des boîtes de conserve et des pelures d'orange gisent couvertes de rosée. Une écume blanche couvre le sable de la berge.

(L'orthographe est désastreuse - retouchée par l'éditeur! - ; la rédaction très négligée. Les idées mélangées = Très mauvais.)

ATTENTION

Un jour, ne sachant que faire, nous décidons, mon frère et moi, de nous amuser avec un gros charret. Nous avons choisi comme piste la grande route. Première descente: nous n'allons pas bien haut. Quand on prend de l'élan et de la vitesse, le charret dérape dans le contour. Cela ne nous trouble guère. Nous allons trente mètres plus haut que la fois précédente. On pousse, et nous nous élançons à toute vitesse. D'innombrables vibrations secouent le charret. Dans le contour, il dévie et dérape; après un effort nous réussissons à le remettre sur la bonne voie. Nous remontons encore plus haut, sans penser que ce sera la dernière descente. Cette fois nous allons au sommet de la côte. Nous prenons de la vitesse. La cheville ouvrière qui raccorde le train arrière au train avant sautille. Les roues écrasent les petits cailloux qu'elles rencontrent. Cinq mètres avant le contour "Attention! Attention, tiens-toi bien!" Mais c'est trop tard pour sauter; le train arrière dérape. Le charret roule au bas d'un talus. Nous

nous retrouvons dans l'herbe mouillée, sans une égratignure.

UN PIQUE-NIQUE INTERRUPTU - le 1er mars 1958 -

Au printemps nous allons parfois avec quelques camarades pique-niquer dans le bois. Deux fourches plantées de chaque côté du brasier et une branche transversale suffisent pour tenir la gamelle. Nous mangeons la soupe: d'immenses flammes s'élancent dans l'air et le bois pétille. Tout à coup un noeud saute et projette plusieurs braises dans un boqueteau. Nous attachons peu d'importance à cet incident. Mais deux minutes plus tard les feuilles, en épaisses couches, brûlaient avec rage. Poussé par un vent assez fort, le feu progresse rapidement. Huris de baguettes et branches de dai, nous frappons les flammes. Quelques-uns lancent de la neige. Une épaisse fumée nous fait tousser et pleurer. La sueur perle sur nos fronts. Pendant ce temps, Urbain, rit en nous criant que cela ne risquait rien. Des buissons s'enflamment; alors nous tappons plus fort avec nos extincteurs de fortune. De temps en temps une grande flamme escalade un arbre en brûlant les feuilles sèches. Arrivé à la lisière du bois le feu s'éteint faute de combustible. Nous parcourons les bosquets pour éteindre les buissons. Une fois toutes les précautions prises, nous continuons le pique-nique.

MONSIEUR ROCHAT NETTOIE SON AUTO - le 5 juin 1958 -

Monsieur Rochat s'approche de sa "Mercedes" d'un oeil critique. "Un bon nettoyage lui donnerait de l'allure". Il relève les vitres et ferme les portes. Il se munit d'un seau et d'une éponge. Il secoue un paquet de poudre sur le seau; il trempe, retrempe son éponge, brasse l'eau et frotte avec l'éponge saturée d'eau mousseuse. D'un geste machinal, circulaire, sans peser, il passe et repasse l'éponge. Des veines d'eau serpentent sur les surfaces grasses, non lavées. Il insiste surtout

dans les endroits difficiles à laver et les nettoie vigoureusement. Il "poutze" les garnitures des roues, les pare-chocs, les pare-boue. Avec du "cigolin" et une patte, il redonne l'éclat aux vitres. Quand tous les endroits sont bien propres, il rince l'auto avec le jet. Puis il sort les coussins, les passe à l'aspirateur et balaie l'intérieur. Enfin il se recule et contemple fièrement sa voiture.

UN ACCIDENT DE LA CIRCULATION - le 19 juin 1958 -

Joseph enfourche sa bicyclette à laquelle est attachée une remorque chargée de deux boilles de lait. Comme le vent il dévale la route de la Cerniaz. A toute allure il amorce un brusque contour. Malheureusement pour lui, une vache encombre la route. Tête baissée il rencontre l'animal. Le choc le projette par-dessus le ruminant. Brusquement il atterrit les mains en avant. La remorque, détachée, heurte un mur, les boilles roulent à terre et quelques litres de lait se répandent sur la route. Le vélo dévale le talus et s'arrête contre une porte. La vache atteinte au train arrière se relève et s'en va en boitant. Joseph se relève rapidement. Il considère les dégâts matériels. Heureusement il y a peu de lait renversé. Il regarde son vélo et constate qu'une roue est voilée, un pneu crevé et une pédale cassée. Ensuite il va se laver les mains à la fontaine et, avec son mouchoir, confectionne un pansement provisoire. Cet incident lui sert désormais de leçon.

JE FAIS MES LECONS - le 12 juillet 1958 -

Rentré de l'école, je consulte mon carnet journalier. Je m'installe dans ma chambre, à l'abri du bruit. J'empile à ma gauche les cahiers dont je dois m'occuper. Je débute toujours par les leçons écrites. Je quadrille ma page de géographie et fais de même sur le cahier. Lentement je trace sur le papier le contour du continent. Avec ma règle métrique je contrôle

l'exactitude de mon travail. Une fois satisfait, je passe le tout à l'encre de Chine. Je dessine les rivières. À l'endroit où le fleuve prend sa source, je passe légèrement, plus je m'approche de l'embouchure, plus je pèse. Les cours d'eau inscrits, j'efface les traits de crayon et ensuite je contemple mon travail. Je saisis mon cahier de calcul, achève un problème et sur mon cahier de brouillon, je cherche des "combines" pour résoudre facilement ces solutions. Quand les leçons écrites sont finies, j'apprends mon allemand. Je le lis une fois puis j'essaie de répéter les mots sans regarder. Parfois je quigne. Après les avoir dits trois à quatre fois, je les sais parfaitement. Je les écris et je serre mes effets.

Lorsque mes leçons sont bien faites, j'aime aller à l'école.

LE TROUPEAU VA AUX CHAMPS - le 6 novembre 1958 -

On détache les bêtes. À peine libérées de leurs liens, elles s'élancent vers la porte. Quelques personnes les groupent devant les écuries. Une fois le troupeau complet, on le chasse sur la route. Quelques vaches essaient d'attrapper des touffes d'herbe au passage. De temps en temps un coup de fouet retentit. Les bêtes boiteuses marchent sur la banquette. Parfois il faut regarder le bétail et chasser les traîneurs. Les veaux meulent. Quelques coups de cornes s'échangent. Tout à coup une automobile arrive. Le chauffeur klaxonne, mais les bêtes restent indifférentes. Alors le conducteur accélère: les bêtes effrayées s'élancent dans les champs. Nous nous précipitons pour regrouper le bétail. Après une course effrénée nous le rattrapons et nous le menons dans la bonne direction en caressant les dos de nos lanières de cuir. À l'approche du parc, les bêtes s'élancent, piétinent l'herbe de leurs sabots nerveux, cherchent les meilleures touffes.

F I H

- 39 -

ARBRE GENEALOGIQUE DE JULES ROCHAT DES CHARBONNIERES,
ANCIEN LAITIER, DIT TSUN, ORIGINAIRE DE L'EPINE

David Rochat du Haut des Prés
XVIII^e siècle

↓
Louis Rochat du Haut des Prés
XVIII^e et XIX^e siècle

↓
Moïse Rochat du Haut des Prés,
né en 1784, décédé en 1877.

Son épouse: Marie-Angélique
Rochat de l'Épine: 1793-1883

↓
4 enfants, dont:

Jules-Samuel Rochat (Haut des Prés),
né le 28 IX 1826, décédé le 21 VII

1901. Epouse Louise Suzanne Adr.

Jeannette Rochat de l'Épine-Dessous

↓
5 enfants, dont: Samuel-Frédéri

Rochat dit Sami, 1858 - 1937, agri-cul-

teur aux Charbonnières / l'Épine-

Dessus. Epouse Eva Rochat de

Bonport.

↓
6 enfants, dont: Jules Rochat,

laitier et agriculteur aux Char-

bonnières. Epouse Ellen Virginie

Rochat (Titouillon), 1887 - 1970.

↓
5 enfants, dont Gaston Rochat,

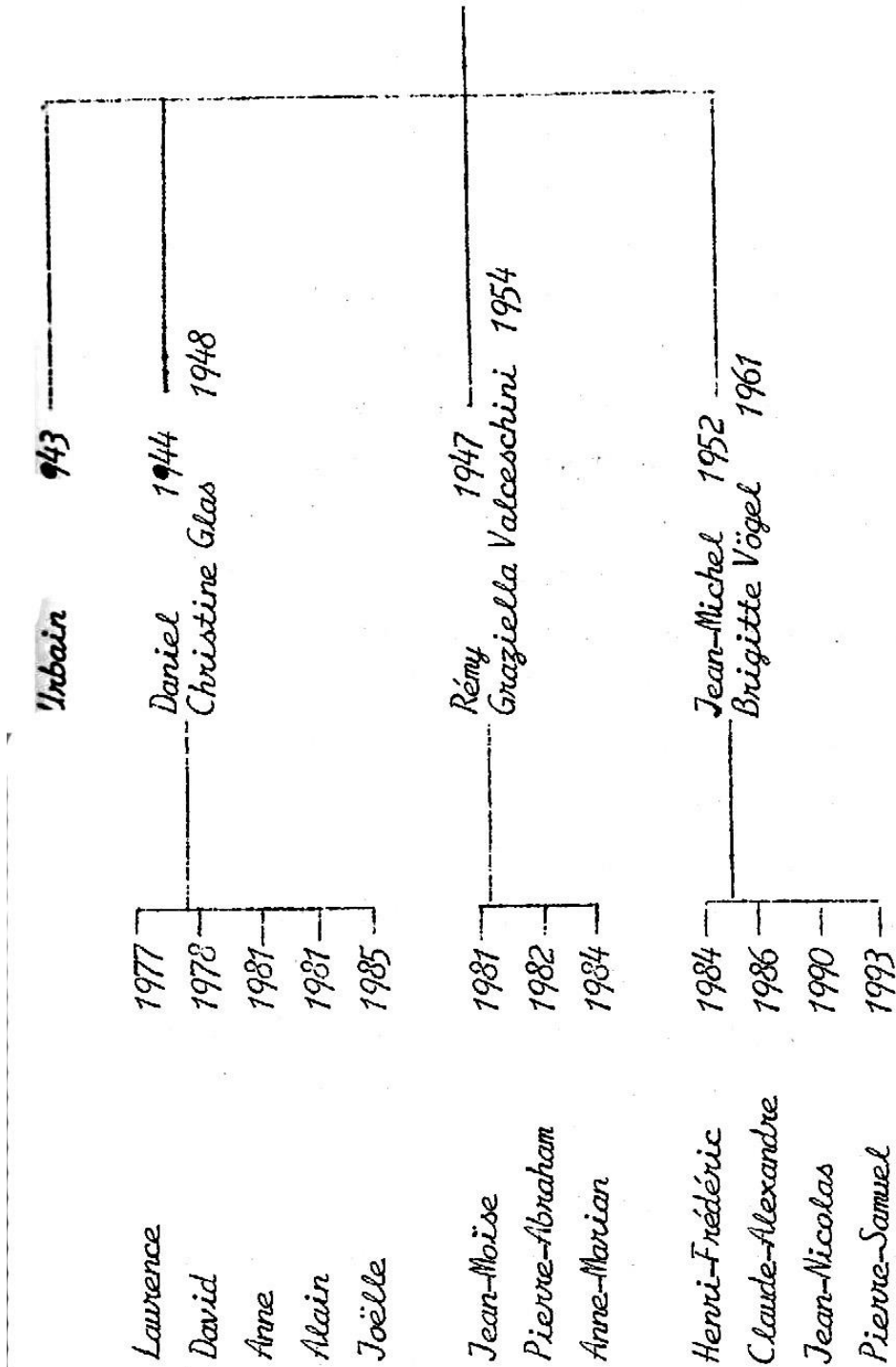
laitier aux Charbonnières (1910 -

1991). Epouse Lina Glauser de

Champvent, née en 1916.

↓
4 fils (voir page suivante).

Gaston Rochat 12 // 1910
épouse Lina Glauser 6 IX 1916



DEUX JOURNEES DE FOINS ILY A CENT-SEIZE ANS ET
UNE SEMAINE

Dans cette maison centenaire, ce fut le 21 juillet de l'année 1877, à 4 heures du soir, que l'on rentra le premier char de foin. La date de cet événement fut inscrite au crayon sur les poutres neuves de la grange pour que les générations futures de propriétaires, de faucheurs ou de domestiques, le sachent

Alors les foins, plus maigres en général qu'ils ne le sont devenus avec une fumure intensive, s'ils n'avaient traînés sous la pluie, vu la date tardive, furent de toute évidence coupés le 20 juillet. Les faucheurs, car on ne savait faire les foins à deux ou trois, étaient arrivés le 19. Et le soir déjà on avait entendu les bruits familiers des marteaux sur les enchaples par tout le village.

Le lendemain ils étaient partis tôt aux champs; ceux-ci comme les autres. Ils étaient nombreux, des spectacles comme on en voit plus. Ils allaient par les chemins de terre vers les lieux qu'on leur avait assignés. On en vit ainsi aller à la Sagne, aux Grayets, aux Cruillies, aux Plats du Séchey. Et d'autres déjà, silhouettes lointaines dans cette aube brumeuse, fraîche, magnifique, étaient vers les champs de la Cornaz, du Haut des Prés, de l'Epine.

Ils commencèrent. Le foin mouillé tombait sous les

faux dont ils passaient de temps à autre le fil à la molette... d'un côté de l'autre, d'un côté de l'autre... Ces molettes dont certaines étaient usées et que l'on remettait ensuite dans le covat plein d'eau sale.

Il y en avait quatre à la suite, de faucheurs, chez Saïset. Ça sentait bon le foin. Des insectes montaient de partout. Les hommes étaient en chemises, manches retroussées, un nu tête, tondu de près, les autres avec leur chapeau de paille. On voyait leurs bretelles sur leurs chemises. Le soleil montait maintenant. Eux, ils continuaient. Ils avaient déjà fait bien des fois la longueur du champ. Et puis, plus tard, on leur apporta les neuf heures dans un panier d'osier. Qu'on déballa sur la toile qui enveloppait les choses. Alors l'un tailla le pain avec un couteau qu'il avait toujours sur lui et qu'il avait sorti de sa poche, l'autre versa à boire, un petit vin, un mauvais cidre ou encore du café au lait. Il y avait encore du fromage. Ils étaient assis sur leur veston, car l'herbe était encore mouillée; on voyait la semelle cloutée de leurs souliers. Tout en mangeant ils regardaient les autres faucheurs éparpillés dans les campagnes, car ceux-là les intéressaient. Où ils étaient, ce qu'ils avaient déjà fauché, d'où venaient-ils. Certains des mêmes régions qu'eux.

Et puis après, quand le soleil fut déjà bien monté au-dessus de la Dent et des lacs, ils posèrent les faux pour prendre les fourches de bois et épancher l'herbe

fauchée. C'était partout la même chose dans les champs.

Il n'était pas loin de midi quand ils finirent. La journée allait être calme, puisqu'il n'y avait rien encore à rentrer. Ains l'après-midi ils ne se pressèrent pas trop pour tourner, sept à huit qu'ils étaient à la lignée, avec les fils de la maison et d'autres enfants ou amis peut-être. Le foin était presque déjà sec. On allait d'un bout du champ à l'autre, et puis l'on revenait.

À quatre heures, après s'être restaurés, ils firent des chirons avec leurs fourches de bois, bien alignés. Et plus tard, le soir, après un nouvel enchaplage qui résonna dans le village qui vivait ainsi ses foins, ils allèrent au Café vaudois qui venait de se construire et qui devait dès lors remplacer la Croix Blanche dont les propriétaires, les Pantalons, abandonnaient la patente. La salle à boire était pleine de monde, de bruit, de fumée. Certains de ces faucheurs burent assez. Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Des ouvriers de campagne qui louaient leurs services de ci, de là. À la montagne après avoir arpenté les champs de plaine. Ces travailleurs s'en sont tous allés, maintenant. Ne se trouvent plus que leurs noms parfois sur les poutres des granges. Car la mémoire des hommes est faible, il n'y a que l'écriture pour rappeler le passé.

Et le lendemain 21 juillet, tout recommença dans l'aube naissante. Avant midi le foin déchironné était sec et on le mit en tires. Et sitôt après le dîner, vers les une heure et demie, ils arrivèrent tous avec le char à échelles que tirait le cheval de la maison que les mouches et les tavans harcelaient. Un homme faisait le char, deux autres donnaient. Des femmes étaient derrière à rateler avec leurs petits râteaux. On avait mis un tas de foin au pied du cheval pour qu'il se tienne tranquille. Et il tirait son foin tandis que les tavans le harcelaient, ce qui faisait frissonner son pelage. Il y en avait des gros qui lui collaient aux jambes. Il piaffait. Quand on les tuait à même le pelage mouillé de transpiration, on avait du sang dans la main; ils s'en étaient gorgé, ils étaient devenus énormes.

Et le foin s'entassait entre les échelles. Si bien que trois quart d'heure après on mettait la presse, lançait la corde, faisait le noeud au bout du tour et l'on pressait avec les palettes passées dans les trous. Puis on rattelait le char pour qu'il ne perde rien en route. Enfin, cahin-caha, il s'en allait par les chemins. C'était le premier char de foin qui allait rentrer dans la maison, la dernière ferme du village à être construite. Le propriétaire, Jules-Moïse Rochat, en était ému. Ça compte, ça, le premier char de foin. C'est un événement majeur.

Le cheval prit son élan sur le chemin du Crêt-à-Puits et gravit la rampe en plantant ses fers dans le sol. Puis il martela les planches du pont qui s'useraient avec les années qui passeraient. Ainsi le premier char de foin était rentré dans cette grange neuve. Et il en vint d'autres en cette même journée, et il en vint ainsi pendant presque cent ans. Mais le temps des faucheurs, de ces grandes lignées que l'on pouvait voir dans les champs depuis le village, ne dura pas autant. Car un jour déjà vinrent les faucheuses que tiraient les chevaux. Les premières prenaient leur force pour le peigne directement sur les roues qui étaient à canelures. Plus tard il y eut un moteur. Et enfin apparurent les rapides, les tracteurs, et d'autres nouvelles machines. Il n'y eut plus alors que les faucheurs à Octave, avec leurs fourches de bois, leur chemises rayées, leurs bretelles, pour se rendre aux Comberondes. C'était d'ailleurs il n'y a pas si longtemps. Je les revois, deux ou trois, pas trop pressés, lourds comme des phoques, rescapés d'un monde qui déjà n'était plus.

Devrais-je faire un voeu ? Non pas que tout recommence, cela est impossible. Simplement, et à jamais, que mon village connaisse, quand reviennent les mois d'été, la plénitude de la saison des foins.

REFLEXIONS SUR L'ECOLE

Admettons que nos deux régents aient été un peu secoués. Car il faut bien le reconnaître, en ces rédactions les fautes d'orthographe, les répétitions, les négligences ne manquent pas. Et qui la faute cependant, si, à la vue de ces corrigés, rouge sur noir ça se voit!, il nous revient comme un malaise, surtout vis-à-vis de Paul-Henri ? Est-ce qu'on voit trop pointer, par une seule écriture, l'être qu'il y a derrière, avec certes ses qualités pédagogiques indéniables, mais aussi ses faiblesses, dont la plus évidente est, chose prouvée par les élèves qui se souviennent, de ne pas se renouveler. Bah! tant pis, pardonnons-leur à cet égard. Car il n'est pas prouvé que si nous eussions été à leur place, nous aurions fait mieux.

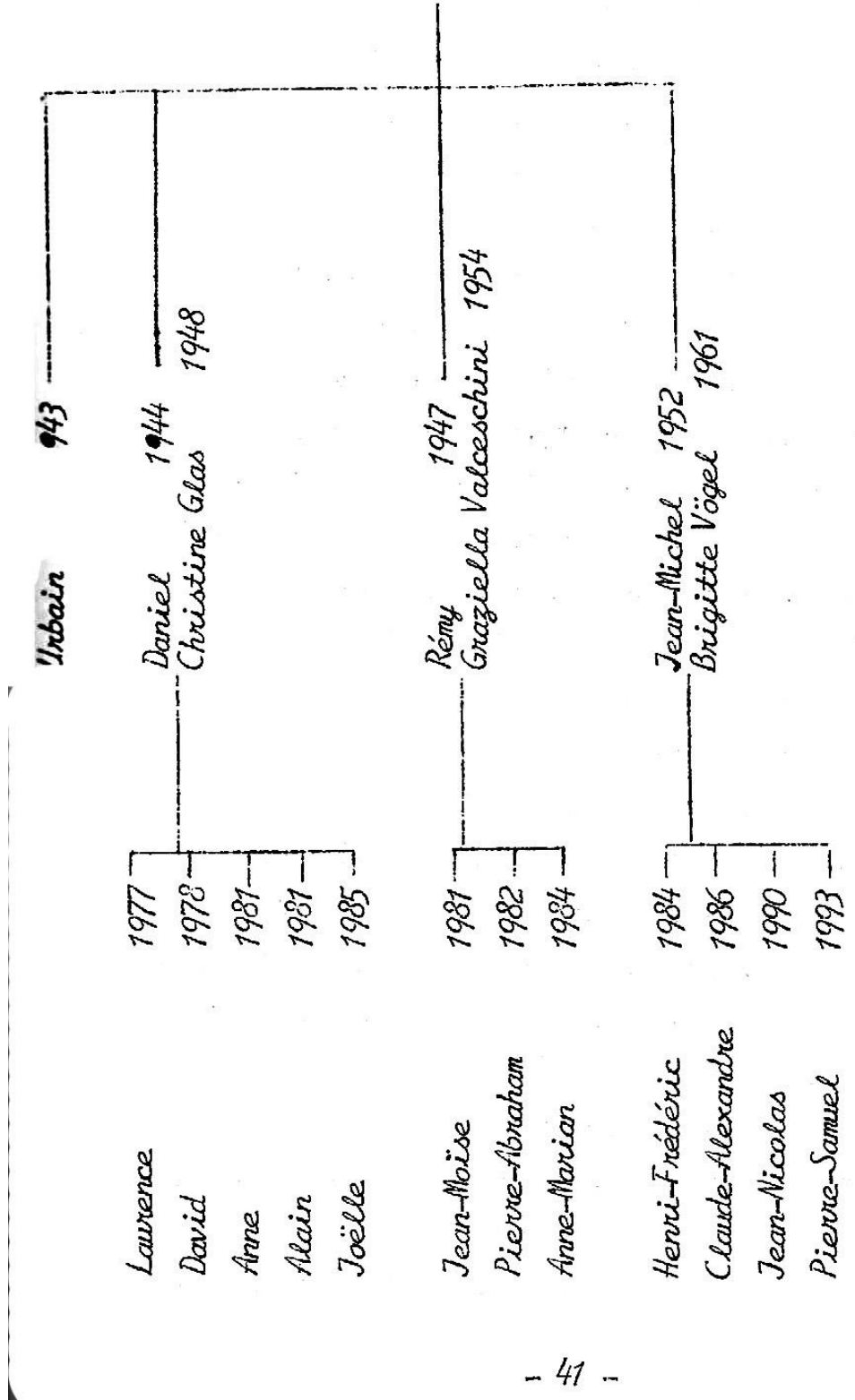
Le texte sur les foins qui précède n'a rien à voir avec l'école. Il parut dans la FAVJ en 1977, quand la maison des Saisets put fêter son 100e anniversaire. Il trouve sa juste place ici, puisque cette brochure, comme celle qui la précède et comme aussi celle qui la suivra, est à destination essentielle des membres de cette famille Rochat désormais originaire, non plus de l'Epine, cela remonte un peu loin, mais de cette maison.

Bonne lecture à chacun.

Les Charbonnières, le 14 juillet 1993.

- 47 -

Gaston Rochat 12 / 11 1910
 épouse Lina Glauser 6 IX 1916



catholiques au bord des routes. Nous suivons le Doubs sinueux puis nous longeons le bord du lac St-Point. C'est un lac où il y a beaucoup de pêcheurs. Nous quittons le lac pour arriver à Pontarlier. A l'entrée de la ville s'élève une grande porte. Nous passons dessous et nous nous arrêtons. Nous buvons quelque chose et nous revenons aux Charbonnières par le même chemin.

DESCENTE VERTIGINEUSE

Arrivé au haut des "Brûlées", je me prépare à descendre. Je me pousse avec mes bâtons. Je file plus vite qu'un cheval sur la piste poudreuse. J'ouvre mes jambes, je les referme. Je me penche à gauche, à droite. Je balance mes bâtons en avant, en arrière. Je glisse à toute vitesse sur la pente vertigineuse. Je plonge dans une gonfle. Je surgis plus loin dans un nuage de neige. J'arrive près d'une barrière, je m'accroupis, je tourne et je m'arrête.

LA NEIGE FOND DANS LA RUE - le 29 janvier 1955 -

Ce matin le temps est doux: de gros nuages obscurcissent le ciel. Insensiblement, une pluie fine se met à tomber. La neige fond dans les champs et sur la route. Elle se transforme en bouillie. Une auto passe. Les piétons se mettent au bord de la route, mais l'auto va si vite qu'ils sont éclaboussés. Partout des petits ruisselets zigzaguent sur la route. Dans quelques jours elle sera nette.

UNE VIEILLE AUTO - le 26 février 1955 -

Samedi matin je me rends chez ma grand-mère. Un bruit retentit. Une vieille "tchoutchouc" débouche. Elle stoppe devant l'Hôtel du Cygne. Un grincement de frein et elle s'arrête. C'est un tacot français. Il a des roues rapiécées, une bâche trouée, des vitres fendues, des sièges rongés par les années, des phares brisés, une carrosserie en bien mauvais état.